

MARGUERITE YOURCENAR ET LE PROBLÈME NOIR

Carminella BIONDI
(Université de Bologne)

Comme dans toute grande poésie – nous dit Marguerite Yourcenar – le sujet traité dans les *Spirituals* est finalement celui des servitudes et des espoirs de l'homme. Nous sommes tous esclaves, et nous mourrons tous. Nous aspirons tous aussi, chacun à sa manière, à un royaume où règne la paix. C'est parce qu'il touche à ces thèmes universels que le *Negro Spiritual* a sa place parmi les grands témoignages humains¹.

Ce passage, qui conclut la préface de *Fleuve profond, sombre rivière*, publié en 1964 et réédité en 1966 en collection de poche², résume bien l'attitude de Marguerite Yourcenar face à l'objet de sa traduction, les *Negro Spirituals*, au monde qu'il évoque et aux gens qui le peuplent. Ce qui émerge d'abord, c'est le respect et l'admiration pour ces chants, la plupart anonymes, que Marguerite Yourcenar n'hésite pas à situer dans le domaine de la "grande poésie"³ et "parmi les grands témoignages humains". Ensuite, selon une méthode que connaissent très bien les lecteurs de Marguerite Yourcenar, c'est la volonté d'insérer l'histoire si particulière des Noirs d'Amérique dans le contexte plus général de l'histoire de l'humanité et de lire leurs chants comme l'expression des déboires et des aspirations de tous les hommes: "nous sommes tous esclaves, nous mourrons tous, nous aspirons tous, chacun à sa manière, à un royaume de paix". On pourrait être tenté de voir dans cette attitude, qui fait de la tragédie des noirs l'un des visages de la tragédie humaine, une tendance dangereuse à la généralisation qui mortifierait les spécificités et estomperait, en quelque sorte, l'horreur de la traite, de l'esclavage et de la ségrégation raciale. Mais il n'en est rien. En effet, il suffit de penser à la façon dont elle a traité, dans *Feux* (1936), son histoire personnelle pour se

¹ Marguerite YOURCENAR, *Fleuve profond, Sombre rivière. Les "Negro Spirituals", commentaires et traductions*, Paris, Gallimard, 1964, p. 62-63. Je citerai le recueil d'après la réimpression de 1982 en me limitant à indiquer la page dans le texte.

² Collection "Poésie/Gallimard", n° 99; nouvelle impression en 1981.

³ Lorsqu'il s'agit d'établir des analogies, Marguerite Yourcenar n'hésite pas à convoquer des écrivains tels que Villon (à propos de la fraternité face à la mort) ou Baudelaire (à propos de la féerie paradisiaque du nègre pareille à celle du pauvre baudelairien).

rendre compte que l'effort de généralisation accompli, grâce aux mythes et à l'écriture aphoristique, ne diminue en rien l'importance et la valeur de son histoire, qui reste unique. Ce choix formel, qui est aussi un choix de perspective, contribue au contraire à placer sa petite aventure personnelle au cœur du monde, là où palpitent et se rencontrent les événements qui comptent dans la vie des hommes. On pourrait citer beaucoup d'autres exemples tirés du corpus yourcenarien, mais il suffit de penser aux *Mémoires d'Hadrien* (1951) qui, tout en s'ouvrant par une réflexion générale sur l'homme, exaltent au maximum la personnalité de l'empereur.

Et d'ailleurs, cet effort de replacer une histoire particulière, celle des Noirs d'Amérique, dans l'histoire générale, de rehausser des thèmes spécifiques aux dimensions de l'universel⁴, même dans le passage qu'on vient de lire, ne manque pas de s'accompagner de la reconnaissance de la diversité, là où l'écrivain souligne que nous faisons tous le même parcours, mais "chacun à sa manière". Et dès le début de l'introduction elle précise que dans ces chants "le poète aframéricain a réussi à exprimer, avec une intensité et une simplicité admirables, ses rêves et ceux de sa race, sa résignation, et plus secrètement sa révolte, ses profondes douleurs et ses simples joies, son obsession de la mort et son sens de Dieu". (p. 7)

Dans l'Avant-propos de *Blues et Gospels*, publiés en traduction française en 1984⁵, accompagnés de photos choisies ou réalisées par Jerry Wilson, Marguerite Yourcenar, tout en confirmant la profonde unité du genre humain, reconnaît la spécificité de chaque rapport au monde :

Certes il m'était arrivé de voir, sinon de fréquenter, des Noirs en Europe. Mais la première rencontre qui m'ait laissé l'impression d'approcher, non pas d'une autre race et d'un autre monde – nous sommes tous au fond pareils – mais d'un monde éclairé et ressenti autrement que nous le faisons nous-mêmes, se place en 1938, peu avant la cassure de la Seconde Guerre mondiale...⁶

Par rapport à un peuple sur lequel la notion de race a toujours pesé négativement, aucune autre expression n'aurait pu dire avec la même

⁴ Sur ce sujet voir : *L'Universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*. Actes du Colloque international de Tenerife (17-20 nov. 1993), édités par María José VAZQUEZ DE PARGA et Rémy POIGNAULT, Tours, SIEY, 1994-1995, 2 vols.

⁵ Paris, Gallimard. Pour les dossiers de presse sur *Fleuve profond, sombre rivière* et *Blues et Gospels*, voir Françoise BONALI FIQUET, *Réception de l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Essai de bibliographie chronologique (1922-1994)*, Tours, SIEY, 1994, p. 163-164; 166-168; 170.

⁶ *Blues et Gospels*, cit., p.5.

efficacité et le même respect une manière différente d'exister : "un monde éclairé et ressenti autrement que nous ne le faisons".

Et c'est justement pour aider ses lecteurs à s'approcher un peu moins démunis de "cette différente façon d'être au monde", qu'elle a essayé dans une longue introduction, lucide et rigoureusement documentée, de reconstituer le contexte socio-historique où ces chants ont puisé leur substance et leur forme. Une introduction où les avatars tragiques de ces peuples malheureux ne sont ni passés sous silence, ni mitigés par le choix d'un langage neutre. Marguerite Yourcenar, en décrivant toutes les opérations de traite, emploi, au contraire, des termes très crus : *chasse, capture, razzias, rafles, achat, négoce, profits, pertes, bonnes affaires, dressage, exploitation, bête humaine, cheptel humain, fret humain, file misérable et lippue, trésors d'Afrique, marchandise pittoresque et rare, marchandise de prix, marchandise vivante, marchandise humaine*, etc. Elle ne tait pas non plus "l'enfer de ces vaisseaux de négriers dont l'odeur de pourriture humaine empestait la mer à une demi-lieue sous le vent" (p. 31). Et pour définir l'esclavage elle choisit une formule qui en souligne toute la brutalité :

Ce qu'on peut dire de plus amer au sujet de l'institution de l'esclavage, c'est qu'elle met légalement l'être à la merci de ce monstre d'insensibilité, de folie ou d'avarice, qu'est trop souvent un autre homme. (p. 14)

Mais, si d'un côté Marguerite Yourcenar ne modère pas ses mots pour dire toute la monstruosité du commerce triangulaire et de ses suites qui ont ravalé l'homme au niveau de la bête ou d'un objet d'échange, d'un autre côté elle se refuse à toute schématisation trop rigide et laisse entrevoir, dans cet abîme de misère et d'aberration, la lente renaissance de l'humain. Elle nous dit en effet qu' "il y a pu avoir une dignité de l'esclavage" (p. 12), parfois même des situations privilégiées qui n'excluaient ni le contentement ni le bonheur. Et c'est cette humanité lentement et péniblement reconquise qui s'exprime dans les chants des Noirs, et surtout dans les *Negro Spirituals*, où la présence du divin aide à supporter, à oublier ou même à transfigurer une réalité pénible⁷.

⁷ Dans une perspective différente, mais en arrivant à des conclusions qui présentent des analogies avec celles de Marguerite Yourcenar, l'écrivain martiniquais Édouard Glissant, tout en condamnant les gouffres de l'esclavage et de la traite où son peuple a été plongé, récupère en positif la négativité de la plantation, en lui conférant le statut de lieu où s'est forgée une littérature destinée, peut-être, à devenir un point de repère dans un monde où tant de réalités différentes se rencontrent et se confondent : "C'est dans la Plantation que, comme dans un

Dans le passage que j'ai cité plus haut, Marguerite Yourcenar indique, de façon précise, qu'elle a commencé à s'intéresser aux problèmes des Noirs et à leurs chants dès son arrivée en Amérique, lors de sa première visite à Grace Frick, qui a été son intermédiaire pour l'entrée dans ce monde ayant vécu, après la mort de ses parents, à Kansas City, dans le Missouri, où elle a été probablement élevée par des nourrices noires.

Pour l'histoire de la rencontre avec ce peuple déshérité ainsi que pour des précisions sur les textes originaux des *Spirituals*, des blues et des gospels, et pour une présentation ponctuelle de toute "l'œuvre noire" de Marguerite Yourcenar, je renvoie à l'important essai de Georgia Hooks Shurr sur *Marguerite Yourcenar et le "drame noir" américain*, paru dans le dernier *Bulletin* du Cidmy, entièrement consacré à *Marguerite Yourcenar et l'Amérique*⁸. Georgia Shurr fait justement remarquer que l'écrivain n'a pas particulièrement aimé le Nouveau Monde et surtout les États-Unis, dont elle a dénoncé la "tare originelle" qui consiste dans la primauté toujours accordée aux "valeurs ultimes du succès matériel", mais qu'elle a dès le début été sensible aux vicissitudes du peuple noir et à sa condition d'exilé, relégué aux marges de la société⁹. Georgia Shurr s'est efforcée de comprendre comment Marguerite Yourcenar a découvert et apprécié ce "sujet américain fort éloigné de sa condition aristocratique"¹⁰. Elle souligne le rôle de Grace Frick, mais avance aussi l'hypothèse que l'écrivain y avait été préparée par sa fréquentation des milieux intellectuels parisiens dans les années trente, où la musique, l'art et la

laboratoire, nous voyons le plus évidemment à l'œuvre les forces confrontées de l'oral et de l'écrit, une des problématiques les plus enracinées dans le paysage contemporain. C'est là que le multilinguisme, cette dimension menacée de notre univers, pour une des premières fois constatables, se fait et se défait de manière tout organique. C'est encore dans la Plantation que la rencontre des cultures s'est manifestée [...]. Le métissage culturel qui nous occupe tous, nous pouvons là en surprendre quelques-unes des lois de formation" (*Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 89).

⁸ N° 10, 1998. Avant-propos de Michèle GOSLAR. Dans les *Signatures* qui, à la fin du *Bulletin*, présentent les collaborateurs du n° 10, on annonce que Georgia Shurr prépare "une thèse sur la présence de l'Amérique, et plus particulièrement du 'drame noir', dans l'œuvre yourcenarienne".

⁹ Elle s'est aussi intéressée, du moins dans les dernières années de sa vie, aux peuples indiens en traduisant les contes d'un groupe d'enfants qui fréquentaient l'école indienne d'Old Town: *Le Cheval noir à tête blanche*. Contes d'enfants indiens traduits et présentés par Marguerite Yourcenar, Paris, Gallimard, 1985. Dans l'"Avant-propos", elle dénonce la condition misérable et dégradée à laquelle les Indiens ont été réduits, depuis qu'on leur a volé leur territoire et qu'on les a enfermés dans les ghettos des réserves : "L'alcool, la pauvreté, et la méfiance que les Indiens inspirent au reste de la population ne prédisposent pas à l'ambition sociale. Une bonne partie de leurs gains [...] s'écoule en boissons et les voisins, qui les accusent par surcroît de chapardage, se plaignent que les cris et les rouées de coups du samedi soir soient plus dérangeants encore que ceux des ivrognes blancs."

¹⁰ Georgia SHURR, *op. cit.*, p. 37.

littérature noirs étaient très appréciés. En tout cas, Marguerite Yourcenar nous dit qu'elle n'avait jamais fréquenté de Noirs à Paris, mais évidemment l'intérêt pour leur monde, du moins à un niveau superficiel, devait être dans l'air du temps.

On doit toutefois souligner, qu'exception faite du texte de James Baldwin, *Le Coin des "Amen"*, qu'elle a traduit en 1983, Marguerite Yourcenar ne s'est pas particulièrement engagée dans la diffusion de la littérature noire américaine, même si celle-ci était bien présente dans la bibliothèque de Petite Plaisance. On a l'impression que ce qui l'a tout de suite fascinée et profondément émue, sollicitant une participation sincère et passionnée, c'est plutôt la vie des humbles, des marginaux avec son côté de simplicité, naïve ou rusée, qu'on retrouve dans ces chants (negro spirituals, blues, gospels) qu'elle a traduits et analysés comme de petits chefs-d'œuvre, en s'efforçant de nous transmettre, à travers la parole écrite, une partie du pathos et de la force de la voix perdue.

Je n'aborde pas ici le problème des mérites ou des démérites de la traduction, c'est-à-dire le choix d'adopter un français populaire, peut-être quelque peu démodé, qui a suscité des réserves, ni celui de la fidélité au texte original, par ailleurs difficile à établir, qui ne me paraît pas essentiel¹¹. Marguerite Yourcenar elle-même, dans une note qui conclut l'introduction, a souligné les difficultés qu'elle a rencontrées et ses infidélités inévitables par rapport à l'original, pour faire passer dans une autre langue le sens, le mouvement, le rythme et la rime. Entreprise d'autant plus difficile qu'elle a choisi de se limiter au texte en le séparant de la musique qui en constitue une partie intégrante. Le fait important, à mon avis, c'est que grâce à ces poèmes qu'elle a soigneusement choisis et amoureuxment traduits, on a l'impression très vive d'entrer dans un monde qu'on n'avait connu que du dehors. Ces chants gardent leur pouvoir de fascination, parfois même d'envoûtement et c'est là, je crois, un résultat remarquable pour un traducteur.

Le but qu'elle s'était proposé de servir "de relais à ces grands poèmes vers un nouveau groupe de lecteurs" (*YO*, p. 192) me paraît atteint.

Je focaliserai mon attention sur *Fleuve profond, sombre rivière* qui, par la beauté des textes choisis, le lent mûrissement des traductions et la

¹¹ Voir, à ce propos, les études de Lucile DESBLACHE, "Negro Spirituals en version française: appropriation ou acculturation", à paraître dans la revue *Quaderns*, n° 6, juin 2000 et "Fleuve profond, sombre rivière : un exemple de traduction comme expression de créativité littéraire", in *Marguerite Yourcenar. Écriture, réécriture, traduction. Actes du colloque international de Tours (20-22 novembre 1997)*, Rémy POIGNAULT et Jean-Pierre CASTELLANI édés, Tours, SIEY, 2000, p. 363-375.

rigueur de l'encadrement historique me paraît avoir demandé le plus grand effort de la part de l'écrivain aussi bien dans le domaine de la documentation rigoureuse et patiente que dans celui de l'engagement personnel. Il ne faudra toutefois pas oublier que ce recueil, qui commence à naître dès son arrivée en Amérique, puisque nous savons que dans l'angoisse de ses premières années américaines elle se mesurait à la traduction de ces chants d'exilés, ne représente que la première étape d'une recherche qu'elle a poursuivie, même de façon intermittente, pendant presque cinquante ans et jusqu'à sa mort. C'est le type de rapport qu'elle a toujours établi avec tout ce qui comptait dans sa vie.

Dans l'introduction de *Fleuve profond, sombre rivière*, Marguerite Yourcenar retrace les étapes de l'esclavage aux États-Unis, depuis le débarquement d'un "pitoyable petit groupe de vingt Noirs" en Virginie en 1619, jusqu'à la guerre de Sécession et à l'abolition de l'esclavage, proclamée par Lincoln en 1863. Elle n'ignore pas non plus les prolongements de cette histoire jusqu'à nos jours, car elle nous dit qu' "une longue iniquité ne se laisse pas raturer par un trait de plume" (p. 18)¹². Elle nous rappelle que, même face aux pires horreurs l'émotion s'épuise :

on avait relégué au magasin des accessoires mélodramatiques les chiens de garde lancés à la poursuite d'esclaves fugitifs, le fer rouge et le fouet, non pas parce que les récits des propagandistes étaient faux, mais parce que, comme il arrive toujours en pareil cas, ils étaient peu à peu devenus pour le public de la littérature. (p. 19)

Réflexion désabusée qui est, hélas! confirmée par les réactions aux événements tragiques auxquels nous assistons actuellement : "[Les] indignations – nous dit l'essayiste – s'usent vite et ne se transmettent guère. (*Ibid.*)

En essayant de retracer de façon synthétique mais rigoureuse l'histoire de la traite et de l'esclavage des Noirs en Amérique, Marguerite Yourcenar ne peut, ni ne veut, garder le silence sur le rôle des églises, dont elle dénonce tous les crimes commis "contre l'esprit et l'Évangile", mais sans ignorer que c'est "l'esprit chrétien, secondé par l'humanitarisme laïque du siècle des lumières [qui] a été à la base de tous les mouvements anti-

¹² Marguerite Yourcenar sait bien qu'à l'ère du fouet a succédé "celle du lynch, des petits commerçants ou des petits propriétaires blancs affublés des cagoules du Klux, branchant les sales nègres et allumant dans les campagnes leurs lugubres croix de feu, l'ère des propagandes de la haine qui de nos jours flambent encore". (p. 20)

esclavagistes américains du XVIII^e et du XIX^e siècle, et, directement ou non, de l'intégrationnisme d'aujourd'hui" (p. 27)¹³.

Mais c'est surtout dans le domaine de l'humain et du spirituel que l'église, ou du moins la religion chrétienne, a le plus apporté au Noir esclave ou sorti de l'esclavage, l'aidant à "prendre conscience de sa dignité d'homme, mieux encore, à transformer son combat contre l'iniquité particulière dont il souffre en une épreuve de force entre le juste et l'injuste" (p. 27). Dans tout homme qui souffre et qui lutte pour son rachat, Marguerite Yourcenar voit, on l'a déjà dit, un combattant au service de la sauvegarde de l'humain.

La religion a offert à l'esclave noir la passion du Christ, l'image du Christ cloué sur la croix, dans laquelle il a retrouvé tout naturellement l'image de son frère blessé et pendu à un arbre par son maître. Selon Marguerite Yourcenar, "les plus nobles" [et] "les plus grandioses des *Spirituals* sont [justement] ceux où souffre et saigne le sublime Homme des Douleurs" (p. 48) :

Voyez c' qu'ils ont fait à mon Maître
 Sans qu'il se plaigne,
 Ils l'ont tenu d'bout toute la nuit
 Sans qu'il se plaigne,
 D'avant l' tribunal des mauvais Juges...

Ils l'ont conduit de chambre en chambre
 Sans qu'il se plaigne,
 Ils l'ont fouetté toute la nuit
 Sans qu'il se plaigne...
 Entendez-vous l' marteau qui sonne
 Sans qu'il se plaigne?

(p. 115)

Mais ce Christ bafoué, blessé, crucifié, si semblable au pauvre esclave, annonce "la bonne nouvelle du Dieu fait homme" et c'est là, nous dit Marguerite Yourcenar, "l'un des dons les plus révolutionnaires de la race des maîtres à la race des esclaves, et peut-être le seul passage vers un authentique Nouveau Monde" (p. 48). Les *Negro Spirituals* sont en effet les chants de rachat d'un peuple qui suit à lentes étapes le parcours long et accidenté, parcours qu'on pourrait définir initiatique, qui mène de la sub-

¹³ Marguerite Yourcenar insiste sur l'importance du texte biblique pour le Noir esclave ou sorti de l'esclavage : "la Bible a fourni ce déraciné d'exemples et de répondants à travers le temps; elle l' a doté d'ancêtres et orienté dans la suite des siècles" (p. 44). Et elle ajoute que l'admirable *Vulgate* de langue anglaise dite *King James Bible* a été fondamentale pour l'inspiration poétique.

humanité de l'esclavage à la promesse du ciel, où l'on peut enfin trouver le réconfort et la paix, ainsi que nous le dit, dans un langage émouvant de simplicité, un poème qui chante l'arrivée d'une vieille esclave aux portes du Paradis :

- Assieds-toi, ma sœur, assieds-toi!
Assieds-toi, entre comme chez toi!

- J' viens d'arriver au ciel, mon Dieu,
Oui, j'aimerais bien d' m'asseoir un peu!

- Assieds-toi, ma sœur, assieds-toi!
Assieds-toi, entre comme chez toi!

- Oui, quand je s' rai dans ton ciel bleu,
Je sais que j' pourrai m'asseoir un peu,
Mon Dieu!

(p. 213)

En lisant ces poèmes avec l'attention, la patience et le respect que méritent la voix de la souffrance et de l'espoir humains, ainsi que le travail d'un écrivain qui a voulu se mettre à leur service, on arrive à saisir l'effort que cet écrivain a accompli pour trouver un équilibre difficile entre l'adhésion passionnée au sujet et la maîtrise des ressources linguistiques, afin que rien ne soit perdu de la force et de l'humanité, mais aussi de la beauté et de la poésie de ces chants. L'image du Noir qui sort des pages de cette anthologie est lointaine, en partie à cause du fait qu'elle renvoie à un monde désormais révolu, et pourtant elle est aussi proche et fraternelle, car Marguerite Yourcenar a réussi à nous faire saisir, au-delà des différences, le noyau de souffrance et d'espoir qui se niche au cœur de tous les hommes.

Pour conclure, je voudrais souligner le rôle essentiel de Grace Frick dans toutes les recherches accomplies par Marguerite Yourcenar dans le domaine du monde noir américain. Georgia Shurr nous dit que, sur l'exemplaire du recueil de chants du régiment noir de Thomas Higginson (1870) conservé à Petite Plaisance, "on peut étudier les notes marginales de Yourcenar et de Grace Frick". Et elle ajoute : "On reconnaît surtout le travail soigneux de Grace qui compare des textes de diverses sources, les annote et en isole les variantes"¹⁴. Cette image d'une amie fidèle, humble servante qui met ses compétences, son temps et sa persévérance au service de l'écrivain et qui s'efface de la scène, m'a paru mériter, en guise d'hommage, les derniers mots de ma communication.

¹⁴ Georgia SHURR, *op. cit.*, p. 46.